

## Ravage

Mireille Cliche

---

Number 74, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13761ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Cliche, M. (1997). Ravage. *Moebius*, (74), 21–23.

MIREILLE CLICHE

*Ravage*

Le temps t'adoucit ma belette carnassière  
il use la rage qui t'empêchait de prendre  
et je vais finalement  
jusqu'au bout de toi

\*

D'une peau à l'autre de mue en mue  
nous avons poursuivi  
les chimères de notre époque  
évitant de gratter  
la pierre dorée des ruines  
des religions et des mythes  
la chair nous occupait  
nous emplissait la bouche  
de ses perles fondantes

il a fallu vieillir

dans l'enclos mis à sac  
notre fureur dévoilée  
m'épouvante

Quand tu bois dans tous les caniveaux  
l'urine des villes  
te souviens-tu des mésanges

quand tu entends ton pas  
si distinctement que l'air s'ouvre  
et qu'il roule au milieu de la nuit  
comme un caillou mouillé

quand tu sens tes bras se coller à ton tronc  
et que tu cherches le chemin des gestes  
te souviens-tu des ifs  
et d'une enfance très nue

\*

Avec tes yeux de portes ouvertes  
ne me regarde pas  
tes yeux de brousse de savanes en flammes  
d'eaux furieuses qui fument  
sur des îles tracées au scalpel

ne me décris pas d'une voix qui se fiche  
entre mes omoplates  
les traquenards du monde  
les pièges qui s'ouvrent  
sur des bêtes édentées

ne me dis pas que l'on chasse  
que l'on est chassé  
ne crois pas surtout  
que le pardon me vienne  
si facilement

Mon désir tait des feux de limaille  
et va devant soi en s'assourdissant  
il bat la lumière toise le vent  
pendant luisent l'allumette et le soufre

la détonation survient  
étouffée par des mains ignifuges  
le désir continue croque des insectes  
et mange des vers survivants de séismes  
qui n'ont pas eu lieu

j'arpente les rues grises  
les tenant pour des rivières de jaspe  
et lorgne du métal  
comme s'il s'agissait de chair  
les regards y sont déserts

car la fatigue la fatigue est telle  
qu'on meurt sans mourir  
au bord du seul fleuve qui ne s'épuise  
le fleuve du désir